

c'est-à-dire l'enfreindre par un abus de la liberté, en ne l'observant point ou en commettant un acte qu'elle condamne, mais on ne peut violer une loi physique. Ou bien, si l'on tient au mot, il ne tire pas à conséquence, car l'homme peut violer les lois de la nature aussi bien que Dieu même, quoique à un degré différent. C'est une loi naturelle que tout corps pesant est attiré vers la terre. Cependant l'homme peut lancer dans l'air une pierre avec la main ou un boulet avec un canon. Il viole donc par là, en quelque manière, une loi de la nature. On ne se sert point de cette expression quand on parle d'un phénomène produit par l'homme; pourquoi s'en sert-on quand on parle de Dieu? Les deux cas sont au fond semblables, toute la différence est dans le degré. En Dieu, il y a une puissance sans bornes pour produire tous les phénomènes qu'il lui plaît; en l'homme, il n'y a qu'un pouvoir borné. Quand l'homme lance une pierre, il suspend dans une certaine mesure et pour un instant, par sa volonté, la loi de la pesanteur; quand Dieu accomplit un miracle, il suspend de même, dans un cas particulier, par l'intervention de sa volonté toute-puissante, la loi en vertu de laquelle, par exemple, un mort ne devait pas revenir à la vie. Un médecin peut rendre la santé à un malade par des remèdes naturels; Dieu peut la lui rendre par sa seule volonté. L'homme ne dispose que d'un petit nombre de moyens, le Créateur est le maître de tout et commande à la nature entière.

Le maître peut agir sur son serviteur par une simple parole, parce que le serviteur entend sa voix; Dieu peut agir sur toutes les créatures par sa simple volonté, parce qu'il les a produites par sa volonté créatrice. C'est ce qu'a exprimé admirablement, il y a plus de dix-huit siècles, un centurion romain, en disant à Jésus qui lui proposait d'aller dans sa maison, guérir son esclave paralytique : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais commandez seulement par un mot et mon esclave sera guéri. J'ai un chef auquel je suis soumis et j'ai des soldats qui m'obéissent. Je dis à l'un d'eux : Va, et il va; et à l'autre : Viens, et il vient; à mon esclave : Fais ceci et il le fait<sup>1</sup>. » La maladie est pour Dieu ce qu'est le soldat pour le centurion, l'esclave pour le maître; elle obéit à ses ordres et il n'y a là aucun renversement de la nature : tant que sa volonté n'interviendra pas, les maladies suivront leur cours ordinaire, comme toutes les pierres resteront fixées sur le sol en vertu de la loi de la pesanteur, tant qu'une volonté humaine ne les soulèvera point.

Dieu peut donc faire des miracles, quand il lui plaît, sans bouleverser l'ordre de la nature. Mais pouvons-nous en avoir l'assurance? Le miracle n'est-il pas comme le mythologique phénix?

<sup>1</sup> Matth., VIII, 8-9.

*Che vi sia ciascun lo dice,  
Dove sia nessun lo sa<sup>1</sup>.  
Qu'il existe, tout le monde le dit;  
Où le voit-on? Personne ne le sait.*

L'existence, la réalité du miracle, en un mot, peut-elle être établie? Oui, sans doute. Il n'est pas plus malaisé de vérifier un événement surnaturel qu'un événement ordinaire. On peut constater la vie et la mort d'un homme; on peut par conséquent constater sa résurrection, c'est-à-dire sa mort et sa vie, avec la même certitude : l'ordre des phénomènes est interverti, mais les phénomènes sont les mêmes et se manifestent de la même façon aux yeux des hommes. La résurrection de Lazare est donc un fait susceptible d'être connu par le témoignage historique, comme l'assassinat de César par Brutus ou la mort de Napoléon à Sainte-Hélène. Les contemporains de Jésus peuvent nous attester que l'aveugle-né était d'abord aveugle et qu'il recouvra ensuite la vue, de la même manière qu'ils peuvent nous attester que le Sauveur fut livré aux Juifs par Judas et attaché à la croix sur le Calvaire. Tous ces faits historiques ne sont pas du même ordre, mais ils sont également vus et certifiés par les mêmes sens.

Le témoignage humain qui nous renseigne sur les faits historiques du passé peut donc nous apprendre si Dieu a accompli réellement des miracles. Les incroyables

<sup>1</sup> Métastase.

de nos jours soulèvent néanmoins des difficultés particulières et, par un sophisme bizarre, ils prétendent qu'un miracle, pour être constaté, devrait s'accomplir devant une commission de savants, non devant des hommes vulgaires. Tant que cette condition n'aura pas été remplie, ils ne croiront pas, disent-ils, aux opérations surnaturelles. Exigence étrange et déraisonnable. « Dieu, nous assure l'Écriture, résiste aux superbes et c'est aux petits qu'il donne sa grâce<sup>1</sup>. » Il ne se met point aux ordres de ses créatures, pour satisfaire leur orgueil. Dans sa bonté, il a donné des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, aux hommes du peuple comme aux membres des académies, aux pêcheurs de Galilée comme aux Scribes et aux Pharisiens de Jérusalem. Cela nous suffit. Les faits historiques ne se constatent pas par des expériences, mais par l'attestation des témoins. On peut faire des expériences pour vérifier des faits permanents, comme une loi de la nature ou la propriété d'un corps, mais on n'en fait point pour constater un fait historique, qui est un fait passé. Ne jugerait-on pas ridicule celui qui, tenant pour incroyable que les hommes se fassent la guerre, déclarerait ne pouvoir y croire qu'autant qu'une bataille serait livrée sous les yeux d'une commission de l'Institut, afin qu'elle certifiât son existence? Il n'est pas plus raisonnable de nier le surnaturel, tant qu'il ne se sera

<sup>1</sup> Joan., iv, 6.

pas produit à la merci de tel homme, que de nier la bataille d'Actium ou de Bouvines. C'est bouleverser l'ordre des choses, c'est vouloir appliquer aux faits de l'ordre moral les procédés d'expérimentation de l'ordre physique. On ne juge point des sons par les yeux ni des couleurs par l'ouïe. Chaque ordre de vérités a son domaine propre et ses procédés particuliers d'investigation. La critique a le droit de discuter la crédibilité des témoins qui rapportent un fait, elle n'a pas le droit de nous dire : « Je ne vous croirai que quand le fait se reproduira devant moi. » Les miracles sont des événements historiques accomplis dans le passé, il faut donc les traiter comme des faits passés. Tant qu'on les rejettera par des raisons *a priori* ou par des fins de non recevoir, on montrera que c'est parce qu'on n'a aucun bon argument à apporter à l'encontre. Qu'on nous prouve que les témoins des miracles ne sont pas dignes de créance, à la bonne heure; mais qu'on nie un fait historique sous prétexte qu'il n'a pas été constaté expérimentalement, comme une loi physique ou chimique, c'est transformer l'histoire en science naturelle, c'est en méconnaître complètement le caractère, c'est renverser toutes les règles de la critique.

La plupart des rationalistes reconnaissent, d'ailleurs, que ce n'est pas en se payant de mots que l'on peut détruire le miracle. Ils cherchent donc à expliquer les faits qui sont présentés comme merveilleux dans les Écritures et à montrer que ce ne sont que des événe-

ments naturels, défigurés par la crédulité des témoins ou des narrateurs, ou bien des inventions de l'imagination populaire, c'est-à-dire des mythes. Mythes, hallucinations, exagérations, tels sont, d'après eux, les facteurs des miracles. Une hallucinée, Marie-Madeleine, croit voir Jésus vivant après sa mort, voilà le miracle de la résurrection du Sauveur. Israël quitte l'Égypte en franchissant l'extrémité septentrionale du golfe de Suez, à la faveur d'une forte marée, voilà le miracle du passage de la mer Rouge, rendu merveilleux par les hyperboles de la poésie orientale qui représentent les Hébreux au milieu du lit de la mer, entre deux murailles de flots. Le soleil brûle les moissons des Philistins dans la plaine de la Séphéla, voilà le mythe de Samson vengeance les Hébreux de l'oppression de leurs ennemis en lâchant trois cents renards au milieu des blés mûrs.

En racontant l'histoire des attaques des incrédules contre les Saintes Écritures, nous verrons naître successivement les divers systèmes imaginés pour effacer le miracle de l'Histoire Sainte. Il est donc inutile d'en dire ici davantage sur leur origine. Il est évident, par tout ce qui précède, que les objections que l'on fait contre chaque miracle en particulier sont semblables, et que, par conséquent, la réponse doit être toujours aussi la même. Elle consiste à établir que l'auteur qui nous raconte les miracles est digne de foi, c'est-à-dire, en d'autres termes, n'est ni trompé ni trompeur. Tout se ramène ainsi à une question d'authenticité et de véracité.

Quant aux explications imaginaires des miracles, inventées par les incrédules, quant à leur prétention que l'existence d'aucun fait surnaturel n'est solidement démontrée, il suffit, pour en faire une fois bonne justice, de citer un exemple. S'il y a un seul miracle bien établi, tout le système rationaliste croule par la base : le surnaturel existe; on peut le constater; il n'est plus permis de le rejeter *a priori*. Eh bien! qu'on en juge par le récit suivant. C'est la simple traduction de la guérison de l'aveugle-né, telle que nous la lisons dans l'Évangile de saint Jean<sup>1</sup> :

Jésus, en passant, vit un homme aveugle de naissance. Et ses disciples l'interrogèrent, en disant : « Rabbi (maître), qui a péché, de cet homme ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle? » — Jésus répondit : « Ce n'est ni cet homme ni ses parents qui ont péché, c'est afin que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. Il faut que je fasse les œuvres de Dieu tant qu'il est jour; la nuit vient pendant laquelle personne ne peut rien faire. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Après avoir ainsi parlé, il cracha à terre et il fit de la boue avec sa salive et il enduisit de cette boue les yeux [de l'aveugle], et il lui dit : « Va te laver dans la piscine de Siloé (ce qui signifie Envoyé). » Il y alla donc, il se lava et il revint voyant.

Les voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône disaient : « N'est-ce pas cet homme qui se

<sup>1</sup> Nous pourrions citer aussi saint Paul parlant de ses révélations et de miracles dans des Épîtres dont personne ne conteste l'authenticité, Gal., I, 12; II, 2; Rom., xv, 19; I Cor., xi, 8-11; 28-30.

tenait assis et demandait l'aumône? » — Les uns disaient : « C'est lui. » — Les autres disaient : « Non, c'est quelqu'un qui lui ressemble. » — Et lui disait : « C'est bien moi. » — On lui demanda alors : « Comment tes yeux se sont-ils donc ouverts? » — Il répondit : « Cet homme qui s'appelle Jésus a fait de la boue, et il m'en a enduit les yeux et il m'a dit : Va à Siloé et lave-toi. J'y suis donc allé, je me suis lavé et je vois. » — Ils lui dirent : « Où est-il? » — Il répondit : « Je ne sais pas. »

On conduisit [alors] aux Pharisiens l'homme qui avait été aveugle. Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. Les Pharisiens lui demandèrent donc de nouveau comment il avait reçu la vue. Il leur répondit : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois. » — Alors quelques-uns des Pharisiens dirent : « Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat. » — Mais d'autres disaient : « Comment un homme pécheur pourrait-il faire de tels miracles? » — Et il y avait désaccord entre eux. — Ils dirent donc encore à l'aveugle : « Et toi, que penses-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? » — Il répondit : « Que c'est un prophète. »

Et les Juifs ne [voulurent] point croire que cet homme eût été aveugle et qu'il eût reçu la vue, avant d'avoir appelé ses parents. Et ils les interrogèrent en disant : « Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle? Comment voit-il maintenant? » — Ses parents répondirent et dirent : « Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle, mais comment voit-il maintenant, nous ne le savons pas. Qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas [d'ailleurs]. Mais interrogez-le lui-même, il est d'âge à répondre et il peut parler pour son compte. » — Les parents parlaient ainsi par peur des Juifs, parce que les Juifs avaient décidé d'exclure des synagogues quiconque reconnaîtrait

Jésus pour le Christ. C'est pourquoi ses parents répondirent : « Il est d'âge à répondre; interrogez-le. »

Ils appelèrent donc une seconde fois l'homme qui avait été aveugle et ils lui dirent : « Rends gloire à Dieu. Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur. » — Il leur répondit : « S'il est un pécheur, je n'en sais rien, mais je sais bien une chose, c'est que j'étais aveugle et que je vois maintenant. » — Ils lui dirent donc : « Que t'a-t-il fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux? » — Il leur répondit : « Je vous l'ai déjà dit et vous n'avez pas voulu m'écouter. Pourquoi voulez-vous que je vous le répète? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples? » — Alors ils l'accablèrent d'injures et lui dirent : « Toi, sois son disciple, mais nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci, nous ne savons pas d'où il vient. » — Cet homme leur répondit et leur dit : « C'est là ce qui m'étonne, qu'il ait pu m'ouvrir les yeux et que vous ne sachiez pas d'où il vient. Car nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs, mais qu'il exauce celui qui l'honore et fait sa volonté. Depuis le commencement du monde, on n'avait pas ouï dire que quelqu'un eût ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci ne venait point de Dieu, il n'aurait rien pu faire [de pareil]. » — Ils lui répondirent et lui dirent : « Tu es né tout plein de péchés et tu veux nous enseigner! » — Et ils le mirent dehors.

Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi mis dehors, et l'ayant rencontré; il lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? » — Il répondit et dit : « Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? » — Jésus lui dit : « Tu le vois; c'est celui qui parle avec toi. » — Il dit : « Je crois, Seigneur. » Et se prosternant, il l'adora<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Joa., ix.

Tel est le récit de la guérison de l'aveugle-né, fait par un témoin oculaire du miracle. On peut assurer qu'il porte en quelque sorte avec lui la preuve de son origine.

Celui qui l'a écrit savait mieux manier un filet qu'une plume. En lisant l'original, on s'aperçoit sur le champ qu'il ne connaissait pas le grec, ou du moins qu'il n'en connaissait que ce qu'un pêcheur de Galilée pouvait en apprendre tant bien que mal, en vivant au milieu des Grecs de la classe populaire, en Asie Mineure. Il en ignore les délicatesses et les richesses infinies. Cette langue admirable, élevée à une si haute perfection par tant de génies, qui pouvait rendre jusqu'aux plus fines nuances de la pensée, est dans son Évangile d'une pauvreté égale à celle des idiomes sémitiques. Les mots sont des Hellènes, mais la phrase est des Hébreux. Où est l'art merveilleux de Platon dans ses dialogues immortels? Ici point de liaisons, point de style. « Il dit; il répondit », voilà le nœud du discours, toujours le même. Tout est dans la pensée et dans le mouvement des personnages, rien dans l'élocution. Et pourtant, malgré son inhabileté, malgré son ignorance, l'auteur de ce récit a composé un chef-d'œuvre. Son art consiste à n'en point avoir; il s'efface complètement, il se contente de reproduire les paroles des interlocuteurs comme un écho fidèle. C'est du réalisme et c'est le beau. Dans la mémoire de cette âme droite et aimante, tout ce qu'avait fait son maître avait laissé une empreinte ineffa-

çable. Après de longues années écoulées, il voit la scène comme au jour où elle s'est passée et il nous la fait voir. Qu'on cherche dans toutes les littératures anciennes et modernes, on ne trouvera dans aucune une narration comparable à celle-ci pour la simplicité et le naturel.

Eh bien ! de tels faits, de telles réponses, un tel langage ne s'inventent pas. Quel accent de sincérité ! Quel ton de vérité ! Pas un seul trait qui ne soit pris sur le vif. C'est comme un procès-verbal des événements, et cependant quelle vie ! quel relief ! L'occasion du miracle est d'abord exposée. Jésus rencontre un aveugle-né ; il profite de cette circonstance pour apprendre à ses Apôtres cette vérité importante que les maux dont souffrent les hommes ne sont pas toujours la punition de leurs péchés. Puis il guérit l'aveugle. Si jamais événement a été contrôlé et discuté, c'est celui-là. C'est d'abord la foule indifférente, mais bavarde et cancanière, — les voisins, — dont la curiosité est piquée et qui fait une première enquête à sa manière. Le miracle est ainsi une première fois constaté.

Alors, comme il arrive au peuple, quand il est vivement frappé et impressionné, la foule veut annoncer le prodige aux grands et aux savants, pour jouir de leur étonnement et savoir ce qu'ils en pensent. On conduit l'aveugle guéri aux Pharisiens. Les incrédules ne sont pas nés de nos jours. Il y en avait du temps de Jésus-Christ. Les hautes classes de la société ont toujours eu

un certain penchant vers le scepticisme. A Jérusalem, les Scribes et les Pharisiens n'étaient nullement disposés à croire les yeux fermés aux miracles du Sauveur, qui avait souvent démasqué leurs vices et censuré leur conduite. La haine est perspicace. On peut être sûr à l'avance qu'ils ne négligeront rien pour établir la fausseté du miracle, si les faits prêtent la moindre prise à la critique.

Ils interrogent d'abord l'aveugle guéri. Il répond simplement et nettement. Les faits gênent les Pharisiens ; comme les rationalistes d'aujourd'hui, ils veulent les rejeter *a priori* : Jésus ne peut avoir fait un miracle, parce qu'il viole le sabbat. Ils essaient de faire de l'aveugle un complice de leur incrédulité et lui demandent ce qu'il pense de celui qui lui a donné la vue ; il les déconcerte en leur répondant : « C'est un prophète. »

Cette première enquête ne tourne pas au gré de leurs désirs, ils font une contre-enquête et mandent les parents de l'aveugle-né. Si saint Jean ne racontait point les faits tels qu'ils se sont passés, il aurait dit assurément que le père et la mère du mendiant guéri avaient confirmé tout ce qu'avait dit leur fils, mais il est historien fidèle et, en nous transmettant exactement leur réponse, il nous dépeint parfaitement, sans y songer, les gens du peuple, très facilement accessibles à la peur et cherchant à se tirer d'embarras par des faux-fuyants et par la ruse. On croirait entendre un madré Normand s'évertuant à se tirer d'un mauvais pas. Ils ne nient pas

ce qu'ils savent être la vérité, mais ils se gardent bien de l'avouer. Ils esquivent la difficulté en répondant : *xetatem habet*, parole qui est devenue proverbiale. Mais en attendant, tout en ayant bien soin de ne pas se compromettre, ils nous certifient les points sur lesquels il nous importe le plus, à nous, d'être fixés, savoir que leur fils est réellement né aveugle et qu'il jouit maintenant de la vue.

Ainsi, malgré ces réticences, la déposition des parents du miraculé ne fait que confirmer le prodige et la contre-enquête en est une preuve nouvelle. Les Pharisiens le sentent et, en hommes qui veulent à tout prix arriver à leurs fins et prévenir l'effet fâcheux qu'un tel événement produirait sur le peuple en faveur de leur ennemi, ils rappellent une seconde fois l'aveugle, espérant le couper dans ses paroles et l'embarrasser par leurs questions subtiles. On doit convenir qu'ils s'acquittent bien de leur rôle de juges d'instruction. Ils font appel à sa piété et ils parlent avec l'assurance qu'affecte un supérieur devant un inférieur qu'il peut intimider et à qui il compte imposer son opinion : ils savent, eux, que Jésus est un pécheur. L'aveugle avait la naïveté de l'homme du peuple et s'imaginait que les docteurs de la loi ne devaient rien ignorer <sup>1</sup>; mais en même temps il était intelligent et plein de bon sens. Il avait répondu la première fois avec simplicité et de grand cœur, comme

<sup>1</sup> Joan., ix, 30.

un homme sans défiance; il perce maintenant à jour leurs mauvais desseins et dès qu'il s'aperçoit que ce qu'on veut de lui, c'est la négation du miracle, non un exposé sincère de la vérité, il affirme une seconde fois, rondement, les faits, brisant leurs sophismes comme ferait un fauve puissant des faibles mailles d'un filet dans lequel on aurait tenté de l'enserrer. Lorsque les Pharisiens lui demandent de répéter ce qu'il leur a déjà dit sur Jésus une première fois, il leur répond de ce ton goguenard que prend volontiers le mendiant qu'on essaie de tromper, mais qui est trop finaud pour se laisser prendre : « Est-ce que vous voudriez devenir aussi ses disciples? » Mot cruel et terrible, qui démasque tout à la fois leur malice, leur hypocrisie et leurs intentions perfides. Le trait avait frappé juste. Il devait provoquer la colère des ennemis du Sauveur. Ils n'avaient plus rien à attendre de cet homme qui savait leur tenir tête, pénétrait leurs secrètes pensées et allait les couvrir de ridicule devant tout le peuple. Ils n'avaient plus qu'à le chasser. C'est ce qu'ils firent. Les Pharisiens étaient battus; le miracle était maintenant à jamais établi par la déposition des témoins et par ces débats contradictoires.

Une dernière scène achève ce drame. Après la discussion violente qui s'était terminée par l'expulsion de l'aveugle, le thaumaturge et le miraculé se rencontrent de nouveau face à face. Quel changement dans l'attitude et dans le langage du mendiant guéri! Fier, moqueur, contredisant devant les Pharisiens, il est humble, do-

cile, soumis devant Jésus. Il a argumenté contre les docteurs de son peuple et refusé de croire à leurs paroles; le Sauveur ne dit qu'un mot et il se prosterne et l'adore. Voilà une dernière preuve de la réalité du miracle, qui n'est pas moins convaincante que toutes les autres et que la fiction n'aurait jamais su inventer. Il existe donc des faits surnaturels.

---

## LES LIVRES SAINTS

ET

### LA CRITIQUE RATIONALISTE.

---

#### PREMIÈRE PARTIE.

##### HISTOIRE DES ATTAQUES CONTRE LA BIBLE.

---

Les attaques des incrédules contre la Bible sont anciennes. Comme le livre inspiré est une des bases de notre foi, il est naturellement en butte à tous les ennemis de la religion révélée. Au jour de la Présentation de Notre-Seigneur au temple de Jérusalem, le saint vieillard Siméon avait annoncé que le divin enfant serait un signe de contradiction : *signum cui contradicetur*; le livre qui contient sa divine parole est contredit et attaqué comme sa personne elle-même, parce qu'il prophétise sa venue, nous raconte ses miracles et proclame ainsi sa divinité.